

ÇA

Conte ironique

Pour ça

Ça m'était arrivé à l'improviste, sans même que je m'en aperçoive.

Un jour, ou plutôt un soir, j'étais rentré épuisé du Ministère. Oui, parce qu'il faut d'abord vous dire que je travaille au Ministère du Dénombrement, dans le Département Expérimental des Méthodes et des Études Scientifiques des Faits Élémentaires Sociaux. Les majuscules sont indispensables : mon chef de service, l'abominable Quinquis, que tout le monde, derrière son dos, appelle Kiki, m'a au moins cinquante fois expliqué que les majuscules constituent un facteur important dans le déclenchement, chez le citoyen de base recevant une missive officielle émanant du Département, de l'obligatoire déférence due aux éléments élitaires affectés à la fonction publique. Donc, j'étais revenu crevé du bureau : un travail fou, et Kiki surexcité qui n'avait pas cessé de me tarabuster à propos d'une lettre adressée au Département de l'Ensemble des Données Numériques Utilisables selon les Méthodes d'Interprétation Adéquates. Oui, parce qu'il faut d'abord vous dire que les types du D.E.D.N.U.M.I.A., eh bien, ce sont des nuls qui se la coulent douce, alors qu'au D.E.M.E.S.F.E.S., on se crève à longueur de journée. Et on les entend, ces fainéants qui sont de l'autre côté de la cloison, on les entend rigoler, en racontant des blagues idiotes qui ne font rire qu'eux. Donc, Kiki était furieux d'avoir perdu cette fameuse lettre. Remarquez, je le comprends : il l'avait mitonnée pendant des semaines, et il se faisait une de ces joies en pensant à la tête du chef de service du D.E.D.N.U.M.I.A. quand il la recevrait, la lettre. C'est qu'il est drôlement vicieux, le Kiki ! Et puis, il ne peut pas le sentir, le type du D.E.D.N.U.M.I.A. D'abord, il faut vous dire que c'est un noble : de Valence de la Monardière ! Tout le monde, derrière son dos, l'appelle Deudeu ! Ça fait quand même mieux que Quinquis, non ? Et en plus, Deudeu, il l'a battu sur le fil pour une promotion, notre Kiki ! Alors, vous pensez bien qu'il ne peut pas l'encadrer, l'autre oiseau à particule ! C'est pour ça qu'il lui a pondu une lettre où il lui demandait, "de toute urgence", qu'il avait ajouté de sa main, et en rouge, s'il vous plaît, où il lui

demandait un dossier. Et quel dossier ? Je vous le donne en mille ! Le dossier des Statistiques sur les Handicapés Majeurs en Creuse ! Pointu, non ? Et maintenant, devinez où il se trouve le dossier... Vous ne voyez pas ? Eh bien, le dossier, il est dans un des tiroirs du bureau de Kiki ! Et le tiroir, il est fermé à double tour ! Et personne n'est au courant, sauf moi !... Un soir, j'étais resté après 17 heures pour terminer un travail urgent... Non, ça m'arrive rarement, vous savez ! Dans la fonction publique, c'est mal vu de faire des heures sup. ! Et qu'est-ce que je vois ? Kiki qui revient de je ne sais où en courant presque, et qui te lance à toute volée un dossier dans son tiroir de gauche, le tiroir à secret qu'on l'appelle, et qui te ferme le tiroir bien fait vite fait, et qui se redresse avec un de ces sourires jouisseurs, je ne vous dis pas ! C'est à ce moment-là qu'il m'aperçoit à mon bureau, et moi, je lui fais un petit signe de tête, comme si j'avais tout compris. En fait, je n'avais rien compris. C'est plus tard, quand il m'a donné à taper la lettre pour Deudeu, en voyant son petit air satisfait, que j'ai saisi l'astuce : il lui réclamait le dossier qu'il lui avait piqué ! Et tout ça par la voie hiérarchique, pour que tout le monde, jusqu'au grand patron, soit au courant ! Oui, mais voilà : la lettre, elle s'est perdue ! C'est une chose qui arrive, vous savez : tous les services du Ministère du Dénombrement se trouvent dans le même immeuble, mais vous n'imaginez pas le temps qu'il faut à un courrier partant du deuxième étage pour parvenir au troisième ! Une semaine, et parfois même quinze jours ! Alors, une lettre qui doit suivre la voie hiérarchique, je ne vous dis pas ! Elle joue au yo-yo pendant un bon mois, au moins. Pas étonnant si elle se perd. Surtout si quelqu'un l'a mise sur une voie de garage !... Pardon ?... Qui ?... Je ne sais pas,... n'importe qui,... vous par exemple,... ou moi... Bref tout ça pour vous dire que j'étais rentré épuisé du Ministère.

Oui, mais ce n'est pas cela l'important. L'important, c'est ce qui m'est arrivé quand je suis arrivé à la maison. Je dis : à la maison, mais ce n'est pas ma maison. Enfin, pas complètement. En fait, j'habite chez Maman. J'ai ma chambre à moi et un cabinet de toilette personnel. C'est presque l'indépendance. Bien sûr, il faut que je dîne avec Maman. Elle ne comprendrait pas, autrement... Et puis, moi, ça m'arrange : je n'ai pas à me chercher, quand je reviens crevé, le soir, une brasserie ou un restaurant. Déjà qu'à midi, je me tape la cantine du Ministère ! Ils ont beau l'appeler : restaurant d'entreprise, il n'empêche que ce qu'il y a dans les assiettes, c'est bien de la cantine ! Alors, pour le dîner, je préfère les petits plats que Maman m'a mitonnés. Et puis, elle connaît mes goûts. Et mes dégoûts. Comme elle dit : « Ce serait malheureux, tout de même ! Je te donne à manger depuis que tu es bébé ! ». Là, elle exagère un peu. Elle oublie les deux années que j'ai passées dans un studio, avec Josiane. Elle ne les oublie peut-être pas, elle veut les oublier. Elle déclare toujours que cette période a été un enfer pour elle. Peut-être bien. Je ne sais pas... Ce que je sais, c'est que pour moi, ça n'a pas été l'enfer avec Josiane. C'était plutôt le contraire, presque le paradis. Oui, presque, parce que Maman a un peu tout gâché. C'est peut-être dur, ce que je dis,

mais c'est vrai : elle venait tout le temps pour savoir si je n'avais besoin de rien, si j'avais bien dormi, si Josiane cuisinait correctement mes plats préférés. Alors, un matin, Josiane a fait ses valises, et elle est partie en me disant qu'elle ne voulait pas être, comment disait-elle, déjà ? "un obstacle pour un couple aussi parfait d'une mère modèle et de son fils adoré". Maman triomphait : "Tu vois bien qu'elle ne t'aimait pas puisqu'elle t'a quitté !" ... Moi, j'aimais bien Josiane. Mais elle, elle n'aimait pas beaucoup Maman. Ou plutôt, elle ne supportait pas de la voir arriver au studio à n'importe quel moment, rester assise sur le fauteuil pendant des heures en la suivant des yeux. Elle l'avait surnommée : l'espionne. J'avais beau lui dire que Maman s'ennuyait toute seule chez elle, qu'on ne pouvait pas la mettre à la porte... Ça a duré une vingtaine de mois. Et puis Josiane m'a demandé de choisir. Alors, j'ai choisi. Je ne pouvais quand même pas abandonner Maman !

Bon. Alors, qu'est-ce que je voulais dire, déjà ?... Certains prétendent que je ne suis qu'un bavard, qui parle de tout et de rien, et qui n'arrive pas à traiter brièvement un sujet. Ce n'est quand même pas ma faute si je suis doté d'une imagination débordante et si, quand je commence à disserter, mon esprit m'offre de multiples perspectives débouchant sur des points de vue intéressants, aussi bien pour moi que pour mon interlocuteur ! Alors, je me laisse aller. C'est si agréable de tenir l'autre sous l'emprise de ma logorrhée ! C'est comme si je l'hypnotisais. Les mauvais esprits soutiennent que je suis toujours en train de dérapier. Voulez-vous me dire ce que signifie : dérapier ? Moi, j'affirme que ce que je formule lors de mes dérapages, eh bien, c'est beaucoup plus intéressant que ce qu'ils profèrent en quelques phrases lorsqu'ils prétendent traiter le sujet. Mais les gens sont de plus en plus impatients. En trois secondes, ils veulent connaître, comme ils disent, "le fond de votre pensée". Le fond ! le fond ! Comme si la pensée avait un fond ! Ma pensée à moi, c'est un gouffre, et je ne peux jamais en atteindre le fond. C'est bien pourquoi je tourbillonne autour, en l'enrichissant, en l'enrobant de cette matière protectrice et, ô combien fertile ! que sont les mots, les expressions, les phrases. Si vous voulez, c'est comme si j'étais une rivière ! Mon eau coule, tranquille, vers la mer, et puis, soudain, elle rencontre un obstacle, un rocher de granit par exemple, qui la détourne, et elle emprunte un autre cours. Ou alors, autre métaphore, l'eau charrie des tonnes et des tonnes de sédiments qu'elle n'a plus la force d'emporter plus loin ; elle les dépose là, et se glisse en de multiples bras vers la mer... Vous saisissez de quoi je parle ?... Non ?... Comment non !... C'est tout de même simple !... Mais enfin ! La mer est l'image de ce dont on parle, le sujet qu'il faut atteindre, finalement... L'eau, c'est la pensée... J'espère que vous avez compris que le rocher figurait les mots qu'on emploie et qui dévient notre raisonnement vers d'autres questions... O.K. ? Bien... Mais il est peut-être temps que "nous revenions à nos moutons" ! Je ne pense pas vous avoir révélé ce qui m'était arrivé, un soir, en revenant crevé du Ministère...

Il faut d'abord vous dire que lorsque je reviens à la maison dans cet état, je ne désire qu'une chose : le calme, le silence, m'allonger dans mon fauteuil, fermer les yeux en écoutant « La valse triste » de Sibelius... Vous connaissez ?... C'est beau !... Moi, je ne m'en lasse pas !... Comme dit Maman : "Avec ton Similius (elle refuse obstinément de prononcer correctement son nom, car elle sait que ça m'agace), qu'est-ce que tu peux être rasoir !" Les belles choses de l'esprit lui sont inaccessibles. Et j'ai l'impression qu'elle déteste tout ce que j'aime, simplement pour le plaisir de m'énerver... Tenez, un exemple : le vase noir de l'entrée... Je ne peux pas le voir, ce vase noir, avec ses arabesques prétentieuses, jaunes et roses. Combien de fois ai-je demandé à Maman de mettre au rancart cette horreur !... Mais voilà : c'est un cadeau ! Et pas n'importe quel cadeau : un cadeau de la tante Ernestine ! "Alors, tu te rends compte ? Si elle ne voyait plus son vase quand elle vient nous rendre visite !" Je faisais remarquer à maman que cette chère tante ne venait nous voir, fort heureusement, qu'une fois par an, à la Toussaint. Elle apparaissait, tout de noir vêtue, et précédée d'un gigantesque chrysanthème, jaune bien évidemment, qu'elle allait déposer sur la tombe de son frère, mon père, mort voilà plus de vingt ans. "Mais voyons, mon chéri, et si elle venait à l'improviste ? !" Maman ne craint qu'une personne au monde : sa belle-sœur. Et moi, je la déteste à cause de ce vase qui me saute aux yeux, chaque soir, quand je pousse la porte d'entrée.

Donc, ce soir-là, particulièrement fourbu,... Eh oui ! Vous voyez : j'y arrive, à mon sujet !... je me retrouvai devant cet épouvantable objet qui semblait m'attendre tous les jours pour me narguer. Alors, je fermai les yeux en invoquant un Dieu auquel je ne crois plus depuis fort longtemps : "Bon Dieu de bon Dieu ! Si ce vase pouvait disparaître !..." Lentement, mes paupières se levèrent, et... croyez-moi ou ne me croyez pas... plus de vase ! Le guéridon sur lequel il reposait, oui, il était toujours là, lui. Mais le vase, disparu ! évaporé ! volatilisé ! escamoté ! Ce n'était pas possible ! "Maman !... Maman !... Où est le vase ?" - "Le vase ? Quel vase ?" - "Celui de la tante Ernestine, bien sûr ! Celui qui est, ou plutôt qui était, dans l'entrée !". Elle se précipita, poussa un glapisement de surprise, puis elle me regarda avec méfiance : "Jean-Louis, ne fais pas l'imbécile ! Où l'as-tu caché ?" - "Mais... je ne l'ai pas caché ! Il était là, sur son guéridon, comme d'habitude. J'ai fermé les yeux, et quand je les ai rouverts, il avait disparu." Impossible de lui faire admettre que je n'avais pas subtilisé l'horreur. Peut-être même – ô sacrilège ! – l'avais-je fracassée dans une crise de démence ("Le pauvre chéri, il se donne tellement à son travail ! Ça finit par user ses nerfs, vous savez !"). Elle partit en expédition chez tous les brocanteurs qu'elle connaissait afin de trouver un sosie. Mais, Dieu merci !, les potiers avaient eu le bon goût de ne pas fabriquer la mocheté en plusieurs exemplaires. Ma mère était inconsolable, et elle voyait avec effroi s'approcher la date fatidique du 2 novembre. Fort heureusement, la tante Ernestine décéda en plein mois d'août, ce qui nous permit de déposer sur sa tombe, à la Toussaint, un magnifique chrysanthème - jaune évidemment. Et nous cessâmes de parler du vase de la tante Ernestine. Et

je cessai de penser au mystère de sa disparition.

Mais une deuxième expérience me fit découvrir le pouvoir fabuleux qui était là, en moi et cette prise de conscience m'incita à renouveler son utilisation, quand cela s'avérait indispensable, bien sûr... Donc, cette fois, il s'agissait du chien de notre voisine, madame Craquelin, qui habite au troisième étage. Ce sale cabot, un bouledogue hargneux, laid comme ce n'est pas permis, avec sa tache noire autour de l'œil droit et ses mâchoires saillantes de mérrou, était devenu ma hantise : dès qu'il m'apercevait, il se ruait sur moi pour harponner le bas de mon pantalon, voire pour me mordre les mollets. Madame Craquelin riait aux éclats en hurlant : "Bien ! Vas-y, Poggy !", Maman souriait d'un air indulgent, et moi, je secouais désespérément les jambes afin de faire lâcher prise au monstre. Cette comédie se renouvelait chaque fois que le hasard – pourquoi ne pas parler de fatum ? - me mettait en présence de mon tortionnaire. Aussi, imaginez ma fureur lorsque maman m'annonça triomphalement un soir, alors que je rentrais fourbu du Ministère : "Jean-Lou, mon chéri (dans l'intimité, elle a pris la mauvaise habitude de m'appeler Jean Lou. Moi, je n'aime pas : je trouve que ça fait efféminé), nous allons avoir, le mois prochain, un petit pensionnaire à quatre pattes !" - "Quoi ! Ne me dis pas qu'il s'agit de l'abominable Poggy !" - "D'abord, il n'est pas abominable ! Et puis, ça rend service à madame Craquelin qui hésitait à partir en vacances avec lui. Allons ! Ne fais pas cette tête ! Tu t'amuses bien avec lui, quand il mordille ton pantalon !"... Mordiller ! Elle en avait de bonnes ! Et les cicatrices ? Mais j'eus beau protester, dire que c'était le chien ou moi, rien n'y fit. Maman a de ces entêtements, parfois ! Mon calvaire commença donc le jour où l'affreux clébard délimita son domaine en urinant aux quatre coins de notre appartement.

Raconter ce que furent les deux semaines qui suivirent cette appropriation, j'y renonce. Je crus devenir fou. Au Ministère, Kiki, et à la maison, Poggy, c'était trop ! Impossible même de dormir la nuit : nous étions tombés sur un chien insomniaque qui arpentait les pièces de notre appartement en jappant à fendre l'âme devant la moindre porte fermée. J'avais averti ma mère que j'étais au bord de la dépression et qu'il fallait absolument trouver une solution. "Quelle solution ? Il n'y a pas de solution ! Il faut attendre le retour de madame Craquelin qui ne saurait tarder : plus que trois petites semaines !" Je la quittai en claquant la porte, et je partis au Ministère, le cœur en joie,... enfin, presque.

Comment l'histoire du vase me revint-elle à la mémoire, ma foi, je ne saurais le dire. Toujours est-il que ce soir-là, je rentrai à la maison au triple galop. Par chance, Maman était sortie. Je me retrouvai donc seul, face à face,... ou plutôt face à museau, avec mon ennemi qui faisait semblant de somnoler dans sa corbeille. Je me plantai devant lui, à distance respectueuse pour qu'il ne se sente pas agressé, je fermai les yeux et... "Bon Dieu de bon Dieu, que ce sale cabot disparaisse immédiatement !" Vraiment, je devais être bien vu du Ciel car, lorsque je glissai

un regard vers la corbeille, elle était vide ! Je crois que j'en dansais de joie en poussant des hurlements qu'un Indien tournant autour du poteau de torture n'aurait pas désavoué... Évidemment, lorsque Maman fut de retour, ce délire enfantin fit place à une tête de circonstance, comme on dit. Je prétendis que le brave Poggy, profitant d'une porte entr'ouverte, s'était enfui, que je l'avais en vain cherché, que personne n'avait pu me dire de quel côté il avait disparu. La consternation de Maman fut si grande que j'en éprouvai des remords et, presque, des regrets. Mais ce qui était fait était fait ! Et puis, si je savais faire disparaître, j'ignorais comment faire réapparaître... À son retour (lâchement, nous ne l'avions pas avertie du "drame" plus tôt), madame Craquelin hurla son chagrin, nous voua aux gémonies, et finit par racheter un bouledogue, une femelle cette fois, qu'elle surnomma "Peggy" et qu'elle ne confia jamais, bien sûr, à ma mère. Celle-ci, à ma grande surprise, n'en éprouva aucune contrariété. Quant à moi, j'exultais : le départ de ce cher Poggy m'avait fait prendre conscience de ce petit talent de société qui allait me permettre de régler quelques comptes avec certains...

Ce lundi-là, l'humeur de Kiki était particulièrement exécrationnelle. Il faut dire que sa femme avait invité sa mère pour le week-end, et qu'il n'avait pas d'atomes crochus avec sa belle-mère. D'ailleurs, en avait-il avec qui que ce soit ? Mais là n'est pas la question : le temps passe, et on va encore m'accuser de digressions ! Donc, ce lundi-là, Kiki ne cessait de m'asticoter, me demandant de trouver des statistiques qui n'existaient pas, me faisant des remarques désagréables sur la présentation de mes rapports, et autres mesquineries dont il avait le secret. "Toi, mon petit vieux, tu ne perds rien pour attendre !" Je redoublais mes sourires et mes courbettes, à un tel point qu'il me regarda, surpris par ma servilité. En fait, j'attendais, avec quelle impatience !, le moment où je me retrouverais seul avec lui. Je savais que dix heures était l'heure sacrée du petit café que tout fonctionnaire doit respecter s'il ne veut pas être taxé de fayotage. Kiki, c'était l'évidence même, en tant que chef de service, échappait à ce jugement. Et puis, il avait tellement de travail !... Moi, je restais obstinément vissé à mon bureau, les yeux rivés sur les tableaux qui défilaient sur mon ordinateur. Prenant soudain conscience de ma présence insolite, il me demanda d'un ton rogue : "Eh bien, Chaumont ! Et le café ?" - "Excusez- moi, Monsieur, mais je n'ai pas terminé, et je ne peux supporter l'idée de retarder le service." Il me considéra, étonné, se demandant visiblement si je ne me moquais pas de lui. Je pris mon air le plus innocent en fixant intensément mon écran. L'instant fatidique était arrivé. "Bon Dieu de bon Dieu, etc.", vous connaissez la formule, maintenant. Et, plus de Kiki ! Quand les "chers collègues" revinrent de leurs agapes, ils me demandèrent où il pouvait bien se trouver. "Eh ! que je leur ai répondu, je ne suis pas sa baby-sitter ! Il est peut-être aux toilettes." Tout d'abord, personne ne s'inquiéta : le Directeur Général l'avait peut-être appelé. Et chacun fit une petite prière pour qu'il reçoive un bon savon. Mais l'après-midi, son absence inexplicable car inexpliquée devint le sujet de conversation qui déferla

non seulement dans les bureaux du D.E.M.E.F.E.S. ou du D.E.D.N.U.M.I.A., mais dans tout le Ministère. Le Directeur lui-même téléphona à sa femme qui ne savait pas non plus où il se trouvait. Une fugue ? Impensable : on voyait mal Kiki s'enfuir aux Bahamas avec une donzelle. "Quoique..." susurraient les mauvaises langues. Un enlèvement ? Mais dans quel but, grand Dieu ? Les fonctionnaires, même chefs de service, ne sont guère rentables en terme de rançon ! Alors, il ne restait plus que l'amnésie. On imaginait Kiki perdu dans la foule de quelque ville latino-américaine, ressassant les éternelles questions du genre humain : "Qui suis-je ? Où suis-je ? Où vais-je ?". Cette version devint officielle car elle arrangeait tout le monde. Personne ne regrettait Kiki, sauf peut-être sa belle-mère qui, au fond, l'aimait bien. Quant à ses subordonnés, l'idée qu'il était au diable, très loin d'eux, les ravissait. Peu à peu, on l'oublia. Six mois après sa disparition, on le remplaça. Et on ne mentionna même plus son nom, sauf lorsqu'un hypocrite, une petite flamme amusée au fond des yeux, claironnait : "Oh, ça non ! Personne n'est irremplaçable. Voyez ce pauvre monsieur Quinquis !" J'étais toujours le premier à opiner du bonnet.

Ainsi, comme vous le voyez, je m'étais débarrassé de mes ennemis : le vase de la tante Ernestine, le chien Pogy, et surtout, mon chef de service, le cher Kiki. Vous pensez sans doute que j'étais alors heureux ?... Pas du tout... Du repentir ? Absolument pas !... Où ils étaient passés ? C'était là le moindre de mes soucis. Ils avaient disparu, ils ne m'ennuyaient plus : seul cela importait.... Non, mon nouveau souci, c'était Maman. Depuis l'histoire de Pogy, elle était devenue de plus en plus irascible. Certes, à ses yeux, je n'étais pas coupable, mais j'étais bel et bien responsable. Elle ne me le disait pas, mais je le sentais. Tout ce que je pouvais formuler, tout ce que je pouvais faire l'irritait au plus haut point. Au moindre retard, c'étaient des reproches à n'en plus finir. Elle qui, auparavant, bayait d'admiration à la plus banale de mes remarques, tournait en dérision mes déclarations, même les plus innocentes. Je supportais de plus en plus difficilement ses persiflages. J'essayais de la raisonner, et nous nous lancions dans d'interminables discussions qui se transformaient fatalement en échanges violents de reproches, et parfois d'insultes. La situation devenait intenable. Et c'est ce soir-là que, sans réfléchir, je grommelai : "Mais, bon Dieu de bon Dieu, qu'elle disparaisse ! Qu'elle débarrasse le plancher !" Instantanément, le bruit provenant de la cuisine cessa. Je compris ce que je venais de dire, et je me précipitai. Bien sûr, elle n'était nulle part. Alors, cette fois, vous pouvez dire que j'ai eu des remords ! Mais ils ne servaient à rien. J'ai raconté aux voisins que Maman était fatiguée, qu'elle était partie se reposer à la campagne, chez une lointaine cousine. Six mois plus tard, je déménageai pour aller m'installer à l'autre bout de la ville. Au ministère, je pris un congé sabbatique. Je voyageai : les Antilles, le Brésil et même Monaco ! Rien n'y fit. Partout, je traînais, n'ayant de goût à rien ni pour personne.

Je suis de retour, et ma décision est prise. Je m'assois dans le grand fauteuil de Maman, en face de l'armoire à glace. J'adresse à mon reflet quelques mots d'adieu émouvants... Et puis, la formule...

Et revoilà le vase noir de la tante Ernestine ! Pas si affreux que ça.

Et revoilà le chien Poggy qui me mordille les mollets ! Qu'il est gentil, ce toutou !

On frappe à la porte. J'ouvre. C'est ce brave Kiki... euh, je veux dire monsieur Quinquis. Mais entrez donc, monsieur Quinquis ! Que je suis heureux de vous revoir !

« Revoir qui ?... Ah ! c'est toi, Jean Lou, mon chéri ? Mais où étais-tu donc passé ? Tu n'étais nulle part ! Avec monsieur Quinquis, nous trouvions ta disparition étrange. Enfin te voilà revenu ! Que je suis contente ! Maintenant, tu sais, nous restons tous ensemble. Et pour l'éternité !

J'avoue que je ne m'attendais pas à ça.